

LE TIBET, LA CHINE ET LES MOTS

"Dans les faits, la Chine a toutes raisons de se tenir sur ses gardes. Qu'un homme intelligent et énergique monte sur le trône du Dalai-Lama, sur un signe d'un tel homme, tous les nomades se lèveront de l'Himalaya à la Sibérie", écrivait Nicolaï Prjevalsky en 1877.

Les actuels locataires de la Cité interdite auraient-ils eu vent de cette opinion - visionnaire, ou prémonitoire? - de l'explorateur russe? Quoi qu'il en soit, leur attitude de plus en plus rigide tendrait davantage à exprimer une peur profonde qu'à donner l'image de force tranquille qu'ils cherchent à imposer. Depuis des années, le chef temporel et spirituel du Tibet leur tend une main secourable pour sortir d'une impasse où, visiblement, ils s'embourbent, à se persuader que seule la force compte dans le face-à-face historique avec le Tibet.

Sous prétexte de "libération de l'impérialisme étranger", les troupes de Mao ont envahi militairement en 1950/1951 leur voisin trop mal équipé pour se défendre, sans éveiller beaucoup d'écho sur la scène internationale. Après la sanglante répression du soulèvement populaire anti-chinois de 1959, changement de vocabulaire, il s'agissait de "libérer les serfs" des griffes de la théocratie féodale. A partir de 1965, avec la création de la prétendue Région autonome, un nouveau chapitre débute sous couvert "d'aide fraternelle au développement". En fait, après les années-catastrophe de la mal nommée 'révolution culturelle' et ses dévastations, sans oublier les victimes humaines, c'est une volonté affichée de "modernisation pour le bien de tous" qui surgit des ruines, avant que ne s'affirme au tournant du millénaire un but "civilisateur" permettant de mieux amarrer "la maison des trésors de l'Ouest" à une Chine assoiffée d'énergie et de matières premières pour subvenir à ses propres besoins dans le cadre d'une économie capitaliste débridée - cette conquête de l'Ouest version chinoise étayée par l'ouverture de routes et de voies ferrées. Démarche classique du colonialisme, aux réminiscences pas toujours agréables.

Devant cet enchaînement de causes et d'effets pervers, un homme - un moine, le Dalai-Lama, n'a cessé de son exil indien de proposer d'entamer un dialogue afin de préserver la survie de son peuple et de sa culture, allant aussi loin que possible dans les concessions, sans se faire entendre. Dans le même temps, il n'a cessé de prôner la persévérance aux siens, la non-violence étant sa seule arme dans un monde où la Realpolitik ne connaît que la force, la corruption et l'oppression pour faire taire les récalcitrants. Et sa seule présence quelque part dans le monde énerve à ce point les responsables chinois qu'ils éprouvent le besoin de donner de la voix à chaque occasion: preuve de faiblesse, à n'en pas douter. Car à force de tant s'égosiller, leurs récriminations répétitives lassent tout en confortant les Tibétains dans leur détermination de loyauté envers celui qu'ils persistent envers et contre tout à considérer comme leur authentique représentant et dirigeant.

Silence, on rééduque!

Divers signes trop négligés devraient cependant inciter Pékin à la réflexion. Un demi-siècle d'oppression nationale et une répression systématique de la moindre velléité de dissidence n'ont pas réussi à faire oublier aux Tibétains leur identité ni leur fidélité premières. Le consumérisme à tout va en aura-t-il raison? Pas certain. Il aura suffi d'une remarque du Dalai-Lama au sud de l'Inde pour allumer au-delà de l'Himalaya de grands feux publics pour brûler fourrures et vêtements précieux. Une rumeur lancée dans la steppe avait fait accourir des milliers de personnes au monastère de Kumbum, en Amdo:

le bruit avait couru que le hiérarque exilé devait s'y rendre... Dernièrement, au Kham, un homme a été emprisonné pour avoir osé dire tout haut, soutenu par la foule au cours de la grande fête annuelle de Lithang, qu'il était temps que le Dalai-Lama revienne. Pas de nouvelles de son sort depuis son arrestation, mais des milliers de soldats quadrillent depuis lors toute la zone, les cadres tibétains de l'administration locale sont méthodiquement remplacés par des fonctionnaires chinois sans doute mieux dressés réquisitionnés d'urgence, et une campagne de "rééducation patriotique" intensive est en cours pour tout le monde dans la région.

Après tout, dans un monde où tout semble se vendre ou s'acheter, pareille constance peut effectivement effrayer un régime qui dispose de toutes les armes dont il peut rêver pour bâillonner les gens: trop heureux des aubaines de jouer profil bas en échange de juteux contrats, entrepreneurs et hommes d'affaires sont ravis de voir leurs gouvernements qui se disent démocratiques tout accepter sans rien dire. Il suffit pourtant d'un homme seul, qui a la confiance, voire la foi des siens, pour tenir tête. Et faire peur aux autocrates de Pékin. De quoi se dire que, peut-être, Prjevalsky n'avait pas tout à fait tort...

PS: Chapeau bas à Angela Merkel, qui a fait savoir qu'elle recevrait le Dalai-Lama le 23 septembre dans son bureau à la Chancellerie de Berlin. L'ambassadeur d'Allemagne a aussitôt été convoqué au ministère chinois des affaires étrangères à Pékin pour essayer les plâtres du mécontentement officiel. Et alors? A qui le tour? Bernard Kouchner, actuellement ministre des affaires étrangères, est bien silencieux à ce propos. Aurait-il oublié que le 25 mai 1991, devant une conférence de journalistes internationaux réunis à l'Assemblée nationale, il déclarait: "(...) Le président George Bush [père] a rencontré le Dalai-Lama. Qu'est-ce que nous attendons? Nous serons encore une fois juste un petit peu en retard. C'est dommage pour notre pays. On s'imagine remporter des marchés économiques parce que nous aurons été plus souples, sinon plus flexibles. C'est faux." A l'époque, il était secrétaire d'Etat chargé de l'action humanitaire. Il est monté en grade. Comme le temps passe!

C.B.L.